

Ermes Ronchi

QUESTIONS VITALES DE L'ÉVANGILE



MÉDITATIONS PROPOSÉES AU PAPE FRANÇOIS
ET À LA CURIE ROMAINE

**FEMME, OU SONT-ILS DONC ?
PERSONNE NE T'A CONDAMNÉE ?
(Jn 8, 10)**



FEMME, OU SONT-ILS DONC ?
PERSONNE NE T'A CONDAMNÉE ?
(Jn 8, 10)

Ton amour est de l'huile sur mes blessures,

nées de peur et de faiblesse,

d'exaltations et de fragiles passions.

Ton amour est de l'huile sur mes blessures,

ouvertes par des choix immatures,

par des objectifs sans sagesse,

par des émotions sans amour.

Ton amour est de l'huile sur mes blessures,

qui n'ont plus besoin de se cacher

car sur mon abîme s'est penchée la bonté.

Ton amour est de l'huile sur mes blessures,

capable d'incendier le cœur,

baume parfumé, début d'un chant nouveau.

(Luigi Verdi)

Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme qu'on avait surprise en situation d'adultère. Ils la mettent au milieu, et disent à Jésus.- « Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous a ordonné de lapider ces femmes-là. Et toi, que dis-tu ? »

Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus s'était baissé et, du doigt, il écrivait sur la terre. Comme on persistait à l'interroger, il se redressa et leur dit: « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre. » Il se baissa de nouveau et il écrivait sur la terre. Eux, après avoir entendu cela, s'en allaient un par un, en commençant par les plus âgés.

Jésus resta seul avec la femme toujours là au milieu. Il se redressa et lui demanda : « Femme, où sont-ils donc ? Personne ne t'a condamnée ? » Elle répondit: « Personne, Seigneur. » Et Jésus lui dit: « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus » (Jn 8, 3-11).

« Femme, où sont-ils donc ? ». Ceux qui aiment accuser, ceux qui s'enivrent des défauts des autres, ceux qui se croient grands parce qu'ils font paraître les autres petits, où sont-ils ceux qui pointent du doigt (cf. Is 58, 9) ?

« Personne ne t'a condamnée ? » Pas même un de ceux qui voient la relation avec Dieu comme le banc des accusés. Ceux qui croient sauver la vérité en lapidant ceux qui font erreur. Ceux qui pensent rendre gloire à Dieu en éliminant ses fils prodiges. Ceux de la vérité érigée en un système qui justifie tous les bûchers.

Ma vérité contre ta vérité, et ainsi naissent toutes les guerres. Non seulement entre les nations, mais aussi dans les institutions ecclésiastiques, dans les couvents, dans les bureaux, où on utilise un texte, la règle, les constitutions, l'Évangile comme une pierre pour lapider quelqu'un, un poignard pour blesser l'autre.

Le passage de la femme adultère du chapitre 8 de l'Évangile de Jean est si scandaleux, si conflictuel, que pendant des siècles presque aucune communauté chrétienne n'en a voulu. La plupart des anciens témoins – manuscrits, versions et pères – l'ont ignoré. La miséricorde de Dieu scandalisait. Comme s'il

s'agissait d'une permission pour pécher. Saint Augustin le souligne : des gens de peu de foi ont supprimé ce passage en pensant qu'il donnait une licence d'impunité à leurs femmes. C'est seulement avec le Concile de Trente que ce passage a obtenu la pleine reconnaissance de canonicité.

Le passage nous projette au cœur des conflits fondamentaux entre Jésus et l'institution religieuse de son temps. Le sabbat ou l'homme? La personne ou la loi? Cette femme devait mourir, c'est ce qu'ordonne la Sainte Écriture. Jésus ignore ce commandement. Et alors: est-ce qu'il y a quelque chose qui vaut plus que la parole de Dieu?

Simone Weil écrit : « Mettre la loi au-dessus de la personne, c'est l'essence du blasphème. » Jésus affirme une chose énorme : ce n'est pas toute la loi, que nous disons de Dieu, qui a une origine divine, parfois elle est le reflet d'un cœur de pierre. Il le proclame clairement aux scribes : « C'est en raison de la dureté de vos cœurs » que Moïse a formulé l'acte de répudiation (cf. Mc 10, 5; Mt 19, 8). La Bible n'est pas un fétiche, ou un totem. Elle en appelle à l'intelligence et au cœur. Et c'est pourquoi Jésus, infidèle à la lettre pour être fidèle à l'esprit, nous prend par la main et nous enseigne à utiliser notre conscience et notre intelligence.

Je cite un des *àgrapha* de Jésus. Il s'agit – comme vous le savez sûrement – de passages contenus dans certains manuscrits, que, tout en ne faisant pas partie des Évangiles, la critique biblique considère néanmoins comme vraisemblablement authentiques, dérivés, en d'autres mots, de la tradition orale liée à la prédication de Jésus. Un exemple de ces *àgrapha* est contenu dans le *Codex Bezae*, manuscrit datant probablement du IV^e siècle, un des cinq plus importants du Nouveau Testament. Dans l'Évangile selon Luc, après le passage des disciples qui arrachent des épis le jour du sabbat (Le 6, 1-5) et avant le récit de la guérison advenue le jour du sabbat (Lc 6, 6-11), est inséré le passage suivant: « Quand, ce même jour-là, il vit un homme qui travaillait, il lui dit: "Homme ! Si tu sais ce que tu fais, tu es bénit! Mais si tu ne le sais pas, tu es un pécheur et un transgresseur de la loi". »

Ce n'est pas l'observance de la loi qui est le centre, mais son plein accomplissement. Ce que Jésus met en évidence en suivant deux lignes : la ligne du cœur (qui dit *rhakà* au frère est déjà homicide, cf. Mt 5, 22) et la ligne de la personne (est-ce que l'homme est pour le sabbat ou le sabbat pour l'homme?).

« Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme... Ils la mettent au milieu. » Cette jeune femme utilisée comme prétexte, n'est même pas une personne, c'est une chose, qu'on prend, qu'on porte, qu'on met ici et là, là où ça convient: là au milieu.

Au milieu... Les pharisiens de chaque époque sont ceux qui mettent au centre de la relation avec Dieu le péché ! Elle au milieu, et tout autour un univers d'hommes, prêts à tuer, leurs regards posés sur elle, peut-être morbides, qui la déshabillent. Sûrement des regards de pierre.

Une femme dont le nom ne nous est pas révélé, qui porte donc le nom de tous et qui nous représente tous; une femme écrasée par un pouvoir qui exprime l'oppression des hommes sur les femmes (un tribunal composé seulement d'hommes), et l'oppression plus subtile, celle de l'institution religieuse : Moïse a ordonné de tuer de tels gens...

Des pouvoirs qui donnent la mort, qui n'hésitent pas à utiliser la vie de la femme, et la religion, pour éliminer une autre vie, celle de Jésus. Ils veulent défendre Dieu en tuant l'être humain, ils mettent Dieu contre l'être humain, le pire qui puisse arriver : c'est cela la tragédie du fondamentalisme religieux. Au contraire, le génie du christianisme est que Dieu et l'être

humain ne s'opposent plus, matière et esprit s'embrassent. Ils s'entrepénètrent l'un l'autre. Mystère d'incarnation qui continue.

« La loi nous a ordonné de lapider ces femmes-là. » On sent le mépris. « Et toi, que dis-tu? » La femme et la loi sont un prétexte : « Ils parlaient ainsi pour le mettre à l'épreuve, afin de pouvoir l'accuser. » En le connaissant, ils s'attendent à ce que Jésus n'apprécie pas la lapidation. Cela fera se refermer le piège sur lui, avec l'accusation de blasphème et d'impiété.

La réaction de Jésus est introduite magistralement, avec la technique du suspense : « Mais Jésus s'était baissé et, du doigt, il écrivait sur la terre. » Il ne défie pas le groupe, il ne le provoque pas ouvertement, il l'aurait rendu encore plus furieux. Il introduit une pause, un silence de réflexion. Et il nous invite à faire de même, quand nous risquons nous aussi d'être submergés par la contagion de la violence qui monte autour de nous. Une pause de silence.

Il s'abaisse, il baisse les yeux vers le sol, comme s'il était pris d'une sainte pudeur devant le mystère de cette femme-là au milieu. Peut-être présage-t-il qu'un jour il sera dans cette même situation, quand il sera lui-même pris, conduit, traîné, accusé, déshabillé, frappé.

Il se penche et se met à écrire, et le texte ne dit pas quoi, ce sont des signes sur la pierre du trottoir, on ne peut pas les lire, mais ce qui compte c'est le geste d'écrire, répété deux fois (vv. 6 et 8). Il y a quelque chose que Dieu écrit et réécrit, et que vous n'arrivez pas encore à lire. Sa parole n'est pas finie. Le doigt de Dieu, qui a écrit les tables de pierre du Sinaï, écrit encore, la révélation n'est pas close. C'est comme si Jésus disait: je suis ici pour cela, je suis le récit, inédit, du visage d'amour du Père.

Puis Jésus se lève. Il affronte maintenant le tribunal, et ce sont des paroles d'indignation contre l'hypocrisie. Jamais dans l'Évangile nous ne voyons Jésus s'engager contre la faiblesse de la créature humaine, jamais. Ce qui le remplit d'indignation, c'est l'hypocrisie des pieux et des puissants... Et la maladie qui en est issue : la dureté du cœur, la *sklerokardia*, la maladie religieuse qu'il craint et qu'il combat le plus: le cœur de pierre.

« Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter une pierre. » Jésus pulvérise toute leur hypocrisie par quelques mots tranchants et si vrais que personne parmi eux, si experts en théologie, ne peut rien répondre.

Qui parmi vous n'entre-t-il pas dans la même condamnation que celle que vous voulez infliger à cette femme? Personne ne peut jeter la pierre, il la lancerait contre lui-même. Jésus ne s'appuie pas sur une théologie abstraite mais sur la vérité de la vie. Parce que, même si elle se trompe, la personne reste sacrée, toujours, et de toute façon inviolable.

Devant elle, tu dois enlever tes chaussures, comme Moïse devant le buisson ardent (cf. Ex 3, 5). Violer un corps, coupable ou innocent, avec des pierres ou avec le pouvoir, c'est nier Dieu qui vit en cette personne, dont cette personne est le temple. Ce corps, cette chose si pauvre, si sublime où nous souffrons la densité de la douleur, où nous apprécions l'étonnement de la joie, est le sacrement de la communion avec tout ce qui vit.

Ils s'en vont tous, en commençant par les plus anciens. Le jugement contre la femme est devenu un boomerang contre l'hypocrisie des juges. En commençant par les plus anciens : qui ne sont pas les plus vieux en âge; ce sont les plus importants, les notables, les plus autoritaires.

Ils s'en vont: fonctionnaires des normes et analphabètes du cœur de Dieu; experts en décrets et ignorants du cœur humain. Saint Ambroise a une expression que j'aime beaucoup, et qui m'aide beaucoup : « Là où il y a la miséricorde, là il y a Dieu-, là où il y a rigueur et sévérité, Dieu n'est pas là (*Deus deest*), même s'il s'agit peut-être des ministres de Dieu. »

Le silence est tombé. Jésus reste seul avec la femme et il se lève, dans un très beau geste ! Il se lève devant la femme adultère, comme on se lève devant une personne attendue et importante. Il se met debout, avec tout le respect dû à une présence royale, il se lève pour lui être plus proche, dans la proximité, les yeux dans les yeux, et il lui parle.

Personne ne lui avait parlé avant. Elle et son histoire, elle et son intime tourment n'intéressaient personne. « Femme, où sont-ils donc ? Personne ne t'a condamnée ? » Où sont-ils ceux qui savent seulement lapider et ensevelir sous les pierres ? Ils ne doivent pas rester ici. Ceux qui ne savent voir que les péchés, où sont-ils donc ? Ici, il n'y a que Jésus et la femme. Personne d'autre.

Le Seigneur fustige deux comportements : l'hypocrisie, les masques, le cœur double, qui jouent la comédie de la foi; et l'accusation, le jugement. Ces comportements doivent disparaître comme sont disparus, ce jour-là, les accusateurs. Ils doivent disparaître du cercle de ses amis, des cours des temples, des nef des églises, des salles du pouvoir. Il faut précisément s'abstenir d'emmener des frères, des collègues, des amis dans une salle de tribunal ou une salle de classe où nous nous introduirions en juges ou en maîtres.

Jésus se lève, il se fait proche, il lui parle. Et il l'appelle « Femme », avec le nom qu'il a utilisé pour sa mère. Elle n'est plus l'adultère, la traînée, elle est la femme. Jésus maintenant s'immerge dans l'unicité de cette femme, dans l'intimité de cette âme. Et c'est seulement ainsi que nous aussi nous pouvons trouver l'équilibre entre la règle et la compassion. En s'immergeant dans la concrétude d'un visage et d'une histoire, non dans une idée ou une norme. En apprenant de l'intimité et de la fragilité. La fragilité, maîtresse d'humanité.

Si nous regardons avec attention l'histoire, nous voyons que c'est plutôt le soin accordé aux fragiles, aux démunis, aux handicapés (habiles autrement), l'attention donnée aux pierres rejetées, qui indique le degré d'une civilisation, ou le niveau d'un peuple, et non les exploits des forts et des puissants. Il ne faut pas avoir peur de la fragilité. Pouvoir être vulnérables, sans la crainte d'être utilisés ou violés par les autres.

Léonard de Vinci notait que le demi-arc est la figure architecturale la plus fragile, qui ne tient pas seule, mais il ajoutait que, en appuyant l'un à l'autre deux demi-arcs nous obtenons un arc, la figure architecturale la plus puissante et la plus robuste. Je suis si faible que j'ai toujours besoin de l'autre, besoin d'amour. Et c'est en appuyant une fragilité à une autre que nous pouvons soutenir le monde.

« Personne ne t'a condamnée ? Moi non plus, je ne te condamne pas. » Jésus écrit maintenant non plus par terre, mais dans le cœur de cette femme, et la parole qu'il écrit est : avenir. Et la femme, du coup, appartient à son avenir, aux personnes qu'elle aimera, aux rêves qu'elle réalisera.

La femme n'a pas demandé pardon. C'est une personne qui a peur de mourir et cela suffit amplement au Seigneur. Car la première loi de Dieu est que chacun de ses enfants vive. Jésus ne lui demande pas si elle s'est repenti, il ne s'intéresse pas aux remords. Au fond, remords et repentances sont des choses qui te lient encore à ton passé.

Le pardon de Dieu est un acte créatif: il ouvre des sentiers, il te remet sur le droit chemin, il te fait faire un pas en avant, il ouvre un avenir. Le pardon n'est pas un coup d'éponge sur les erreurs du passé, mais c'est un coup d'aile vers demain, un coup de vent dans les voiles de ma barque.

Nous sommes déjà surpris que la Bible ne demande pas que le péché soit expié, mais qu'il soit confessé; elle ne demande pas que la faute soit prise en compte, mais qu'elle soit reconnue. La seule condition pour le pardon est la sincérité du cœur (cf. Ps 51 [50], 8). Maintenant Jésus va au-delà, il ouvre une autre révélation. Nous sommes habitués à penser que Dieu nous pardonne parce que nous nous sommes repenti. En réalité, nous réussissons à nous repentir seulement quand nous sentons l'étreinte de Dieu qui nous serre contre lui.

Nous pensons rencontrer le Seigneur comme la récompense d'une vie bonne. Au contraire, c'est le fait de le rencontrer qui rend ma vie bonne. La brebis égarée n'est pas retrouvée par le berger parce qu'elle se convertit et qu'elle retourne au bercail, mais elle est trouvée et chargée sur ses épaules alors qu'elle est encore loin et encore perdue. Le Seigneur Jésus pardonne sans condition, sans clause, sans contrepartie. C'est le fait de rencontrer cet amour sans condition qui engendre des amants sans condition.

« Moi non plus, je ne te condamne pas. » Le cœur du récit n'est pas le péché, à condamner ou à pardonner; au centre, là « au milieu », on ne met pas le mal, mais un Dieu plus grand que notre cœur qui ne justifie pas l'adultère, ne banalise pas la faute, mais qui rouvre l'avenir; et de là où nous nous étions arrêtés, il nous fait repartir.

Jésus ne culpabilise personne. Il enseigne à respirer. Ainsi, moi aussi, je ne culpabilise personne, pas même ma propre personne. Culpabiliser, c'est comme dire: tu as tout fait mal, tu n'y arriveras jamais, tu es un échec, tu ne vaux rien, tu n'es pas capable d'aimer, tu ne le mérites pas.

Au contraire, Jésus agit autrement avec les coupables : il se mettra à la place de cette femme-là, à la place de tous les condamnés, de tous les pécheurs de la terre, et il se laissera tuer par ce pouvoir sacré, d'origine divine, en brisant ainsi la chaîne maléfique là où elle prend sa source, dans une idée terrible, terriblement erronée d'un Dieu qui condamne et qui se venge, en justifiant la violence.

Et en racontant, au contraire, d'une main qui caresse et qui ensuite pousse en avant, l'histoire d'un pasteur qui nous prend dans ses bras et qui, pour la première fois, nous aime pour ce que nous sommes, en pardonnant toute erreur, en soignant toute blessure, en annihilant toute douleur.

Jésus est venu apporter une révolution radicale dans les relations entre Dieu et l'être humain, et il bouleverse l'ordre traditionnel de l'axe vertical, basé sur des hiérarchies de pouvoir: au-dessus de tous un Dieu juge et punisseur qu'il faut craindre, en-dessous de lui des hommes de religion qui étendent ce pouvoir sur d'autres, qui à leur tour l'exercent sur d'autres encore, plus faibles qu'eux, dans une chaîne infinie de pouvoirs toujours plus mesquins.

« Personne ne t'a condamnée ? Moi non plus, je ne te condamne pas. » Jésus sait que pour bloquer le mécanisme pervers, il n'y a rien d'autre à faire que de vider Dieu lui-même de son pouvoir. C'est pour cela qu'il est venu. Un Dieu nu, en croix, qui pardonne, qui ne brise personne, qui se brise lui-même, ce sera le geste bouleversant et nécessaire pour désamorcer les bombes infinies sur lesquelles l'humanité est assise. Il n'est pas le Dieu tout-puissant, mais le père (*abba*) tout-aimant. Il ne montre plus du doigt, mais il est celui qui écrit sur la pierre du cœur: je t'aime.

« Va, et désormais ne pèche plus »: résonnent ces six mots, qui suffisent pour changer une vie ! Les autres tuent, lui il met en marche; les autres couvrent de pierres, lui il montre le chemin. « Désormais »... ce qui est en arrière n'importe plus, ce qui importe c'est ton avenir. Le bien possible demain compte plus que le mal d'hier.

Dieu pardonne, non pas comme un amnésique, mais comme un libérateur. Tant de personnes vivent comme dans une prison intérieure, dans des structures qu'elles ont elles-mêmes mises en place, écrasées par un sentiment de culpabilité à cause d'erreurs passées, et elles massacrent l'image divine qui en elles doit pourtant venir au jour.

Jésus ouvre les portes de nos prisons, il démonte les barrières derrière lesquelles nous nous traînons nous-mêmes et les autres. Il sait bien que seuls des hommes et des femmes libérés et pardonnés peuvent apporter au monde la liberté et la paix.

Il dit à cette femme-là: Va, sors de ton passé, va vers la nouveauté, et porte le même amour, le même pardon, à tout venant. Tu n'es pas la femme adultère de cette nuit-ci, mais la femme qui, à partir de maintenant, est encore capable d'aimer, de beaucoup aimer, de bien aimer.

Felix culpa, qui a permis de connaître plus en profondeur le cœur de Dieu. Le paradis, je crois, n'est pas plein de saints, il est plein de femmes adultères pardonnées, de pécheurs pardonnés. Des gens comme moi, comme nous. Le pardon, ce n'est pas de la bienveillance naïve, mais c'est remettre une vie en route. L'amour authentique, c'est celui qui t'exhorte à devenir le meilleur de ce que tu peux devenir. Il fait jaillir de la chenille que je croyais être le papillon que je suis.

Jésus sait que l'être humain ne se résume pas à son péché, que la femme ne se confond pas avec ses ombres, mais à ses semences de lumière; avec le bon grain, et non à l'ivraie du cœur. Pour lui, le bien possible demain compte plus que le mal d'aujourd'hui. Il n'est pas intéressé par le passé, il est le Dieu de l'avenir, de la pleine mer, du grain qui mûrit lentement et avec ténacité au soleil.

Le grain vaut plus que l'ivraie, le bien – pour lui – a plus de poids que le mal. La lumière est plus importante que l'obscurité. Un épi de bon grain compte plus que toutes les mauvaises herbes du champ. « Où sont-ils donc ? Personne ne t'a condamnée ? » Les paroles de Jésus et ses gestes ont l'effet inattendu de rompre le schéma bons/mauvais, coupables/innocents. Personne ne reste innocent, tous nous le redevenons. À notre œil qui voit le péché, il est demandé de voir le soleil et la pluie que la main de Dieu envoie sur le champ de tout être humain, les bons et les méchants (cf. Mt 5, 45).

« Moi non plus, je ne te condamne pas. » Jésus, par sa miséricorde, nous mène au-delà des clôtures et des schémas de l'éthique, tout comme le fait la prière. La prière intercède pour tous, pour Abel et pour Caïn, pour les victimes et même pour les bourreaux (les sept moines trappistes martyrs de Tibhirine priaient : « Seigneur, désarme-les et désarme-nous »).

La prière, la miséricorde, la charité ne font pas de distinction entre les méritants et les non-méritants, entre celui qui mérite mon amour et celui qui ne le mérite pas. Quiconque a mérité de s'abreuver à l'océan de la vie qu'est Dieu, mérite aussi de boire une gorgée de mon petit ruisseau.

Et si cette séparation entre saints et pécheurs, entre bons et méchants, nous apparaît comme une distinction religieuse, eh bien elle ne l'est pas, au moins en son fond, elle est la fille d'un cœur encore pharisen, mais pas du cœur de Dieu.

PIERRES

**Seigneur, accorde-moi la grâce de te voir
pendant que tu te mets debout et me parles.**

**Tes yeux sur ma fragilité,
ton regard capable de voir en moi des fragments d'or.**

**Tes yeux qui chantent la vie.
Et je laisserai tomber de ma main
toutes les pierres que j'avais préparées.**

**Et je te le promets,
je ne lancerai plus jamais de pierres.**

Contre personne.

Amen.